



Veillez cliquer sur le bouton "imprimer" de votre navigateur.

Courrier international - n° 952 - 29 janv. 2009

Le livre

DANS LES MÉANDRES DE LA MÉMOIRE - Promeneur solitaire

Un homme laisse sa pensée divaguer tandis qu'il arpente un parc d'une ville du sud du Brésil. Le dixième roman de Sergio Chejfec, grand auteur méconnu de la littérature argentine.

"J'ai commencé par leur expliquer comment j'étais arrivé jusque-là, le mal que j'avais eu à trouver ce magnifique parc. Les animaux m'écoutaient avec vénération et ne me lâchaient pas des yeux ; je n'exagère pas en disant qu'ils avaient l'air hypnotisés par mon récit. Les carpes étaient immobiles sous la surface, les yeux presque à fleur d'eau, sans sourciller ; quant aux tortues, elles agitaient les pattes pour garder la tête à flot, tandis que leurs corps lourds semblaient sur le point de couler." Cette scène prodigieuse se déroule dans le dernier livre de Sergio Chejfec, *Mis dos mundos** [Mes deux mondes], récit réflexif à la première personne d'une promenade dans un grand parc d'une ville du sud du Brésil, au mois de novembre, quelques jours avant les cinquante ans du narrateur.

Un récit sebaldien ? Pas si simple. Dans les œuvres de W.G. Sebald [1944-2001], le narrateur poursuit un but, même s'il ne l'atteint qu'au prix de nombreux détours et égarements, tandis que Chejfec évoque la déchirante absence de finalité d'un Robert Walser. Ce que Chejfec partage en revanche avec Sebald (et aussi avec Walser), c'est le narrateur-personnage "sans qualités" : tout aussi incapable d'enthousiasme que de croyance, inerte, et surtout réfractaire à toute exhibition. Le promeneur de *Mis dos mundos* ne connaît pas ces révélations qui, par le passé, se produisaient pendant les promenades (Goethe et Rousseau furent d'infatigables promeneurs), comme si l'ère de la révélation était révolue. Du temps s'est écoulé depuis les promeneurs romantiques. L'espace aussi a changé : nous marchons non plus dans la campagne européenne, ordonnée comme un jardin, mais dans des parcs du sud de la planète, où le sens de l'orientation est invariablement hésitant et les indications sur le plan évasives.

Tandis qu'il marche, le narrateur se perd dans ses souvenirs. Parmi ceux-ci, celui d'une montre qu'il a vue dans une ville allemande reconstruite comme si elle n'avait pas été détruite par la guerre (ces reconstructions qui s'apparentent à une négation sinistre de la violence, comme si le temps pouvait reculer jusqu'au passé antérieur à la catastrophe), et dont les aiguilles tournent à l'envers. Au fil de sa rêverie, le narrateur nomme deux de ses possessions, un briquet de son grand-père et une longue-vue de son père ; et il y ajoute la montre, formant ainsi une trilogie imaginaire d'objets que lui, homme sans enfants, oncle lointain et distant, léguera à ses neveux.

La montre dont les aiguilles vont "en arrière" est indispensable pour penser la reconstruction de la ville allemande, qui, au nom d'un passé architectural glorieux, oublie la violence et l'infamie de la Shoah. Les objets permettent de penser à la mort, et c'est en tant que *memento mori* qu'ils ont leur place dans le récit : ils persisteront quand le narrateur les laissera en héritage.

Au cours de sa promenade, le narrateur rencontre des hommes, des femmes, un jeune, un vieux. Avec tous ces personnages, il a des relations fugaces et heurtées. Mais, vers la fin, il reconnaît que l'un d'entre eux, le vieux, non seulement lui ressemble, mais qu'ils pourraient être *"la même personne à différents points du temps"*. Il ne s'agit pas d'un double mais d'une figure plus compliquée : ils habitent des mondes parallèles (comme les deux mondes qui donnent leur titre au livre), des mondes "variables", et aussi des temps distincts, mais tous deux présents. Quelque part entre l'imaginé et l'halluciné, plus Kafka que Borges. C'est dans ces dédoublements de l'espace et du temps que se déroule l'une des deux grandes scènes (la première, je l'ai évoquée au début). Le narrateur y décrit la progression et les détours d'un pédalo comme on en voit sur les lacs. Cette embarcation en forme de cygne, tout droit sortie de la mythologie kitsch d'Europe centrale, et qui porte le numéro 15, occupée par

un homme et sa fille, se déplace devant le narrateur attablé à une buvette du parc (qui évoque l'architecture d'Oscar Niemeyer). L'homme parle avec sa fille, ils sourient et remuent la tête de part et d'autre du cou du cygne. Le narrateur se sent autant observé par le cygne et ses occupants qu'il les observe. Cet échange de regards lui évoque les images de William Kentridge, le dessinateur sud-africain qui trace le parcours des regards depuis les yeux de ses personnages, de sorte que *"la contemplation même est matérialisable"*. Ce livre ne fait pas autre chose.

Dans *Mis dos mundos*, Chejfec pousse encore plus loin les qualités de ses œuvres précédentes. Écrivain réservé, énigmatique, excentrique par rapport à l'état actuel de la littérature, Chejfec atteint une sorte de solitude paisible dans l'espace frénétique des nouveautés littéraires. On a l'impression d'être face à un écrivain étranger à tout calcul, convaincu de pouvoir rencontrer ses lecteurs sans aller les chercher. Imperturbable, Chejfec écrit.

* Ed. Alfaguara, Buenos Aires, et Candaya, Madrid, 2008. Pas encore traduit en français.

Beatriz Sarlo
Perfil

Biographie

Sergio Chejfec est né en 1956 à Buenos Aires, dans une famille d'origine juive polonaise. Il a vécu de 1990 à 2005 à Caracas, où il dirigeait la revue culturelle *Nueva Sociedad*. Il réside depuis lors à New York. Il est l'auteur de neuf romans, trois recueils de poèmes et un recueil d'essais. Un seul de ses livres est à ce jour traduit en français, *Cinq* (MEET, 1996). Pour le critique et écrivain argentin Damián Tabarovsky, l'œuvre de Sergio Chejfec est *"l'une des plus radicales et des plus subtiles de la littérature argentine contemporaine"*.

LIVRE
Cinq
(bilingue espagnol)



Commander cet ouvrage

© Courrier international 2009 | ISSN de la publication électronique : 1768-3076